



ABONNEMENT. Paris et départements : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr. — Le numéro, 40 cent. — Pour la Belgique, la Suisse et le royaume d'Italie, 1 fr. en sus par année.  
— Administration, Abonnement et Rédaction chez MM. Firmin Didot frères, fils et C<sup>ie</sup>, rue Jacob, 56, à Paris. — Directeur-Gérant: A. DIDOT.  
*La direction ne s'engage pas à rendre les manuscrits refusés.*

**Sommaire.** — Les sociétés de chasse à tir (*suite*), par M. E. BELLECROIX. — Gaspard l'Avisé (*suite*), par M. le marquis DE CHERVILLE. — Le rhinocéros. — Souris de terre (*suite*), par M. E. GAYOT. — Aviculture, par M. E. BELLECROIX. — Mémento mensuel du chasseur, par M. A. DE LA RUE. — Établissement de pisciculture, par M. le baron VAN DER BORCH VAN VEREWOLDE. — Petits et grands dénicheurs d'oiseaux, par M. X... — Correspondance anglaise, par M. P. DE KATOW. — Bombonnel le tueur de panthères, par M. le commandant D. GARNIER. — Exposition des Champs-Élysées, par M. H. DE GRANDJEAN. — Exposition de la Société hippique française, par M. H. PINEL. — Acclimatation et zoologie, par M. H. DE LA BLANCHÈRE. — Liste du jury de l'exposition canine du Jardin zoologique du bois de Boulogne. — Sport, courses au Vésinet et au bois de Boulogne, par M. H. PINEL. — Cuisine de pêche, par M. F. PHARAON. — Échos, par M. H. CHATILLON.

que les habitants se chargeront parfaitement eux-mêmes de compléter les dispositions intérieures de votre ouvrage et d'augmenter, selon leurs besoins ou leur caprice, le nombre de ces galeries. Il arrive même assez fréquemment que la petite tranchée se trouve comblée par les mineurs. Le garde doit donc la visiter de temps en temps, et il lui sera toujours facile de la nettoyer à l'aide d'une petite palette formant avec le manche un angle rentrant.

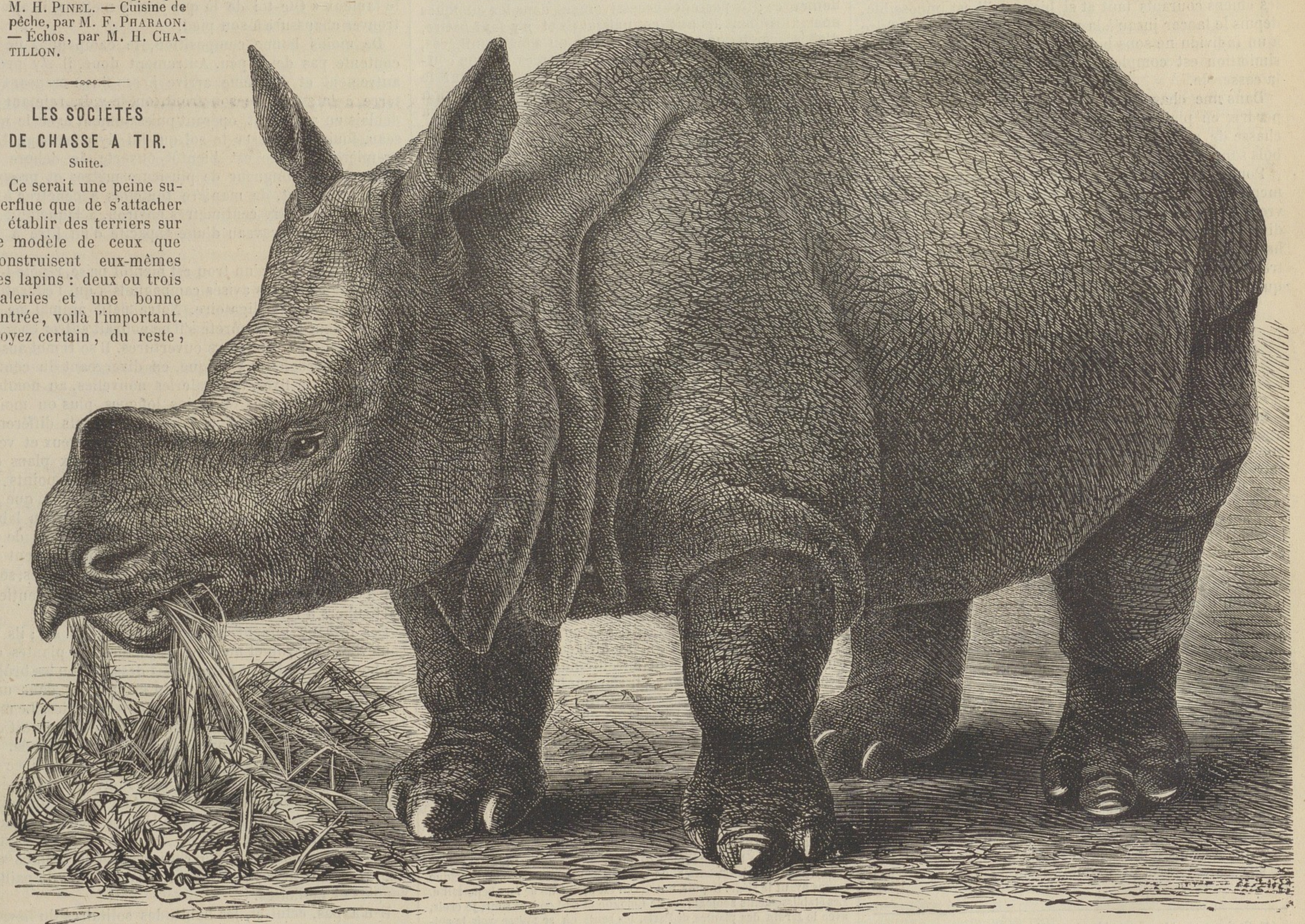
Il y aurait encore beaucoup à dire sur la construction des garennes ; mais vous voyez, d'après ce court exposé,

que ce n'est pas, en somme, une affaire d'État. S'il s'agissait d'une garenne fermée, ce serait différent ; mais je n'ai pas à m'en occuper dans cette étude. Je dois ajouter, d'ailleurs, que, la plupart du temps, on n'est pas obligé de faire appel à tous ces soins que j'ai dû indiquer ; les terriers artificiels sont surtout destinés à servir aux lapins d'habitation temporaire, à leur offrir un refuge momentané. Bientôt, à côté des terriers que vous aurez fait établir, ils construiront eux-mêmes d'autres souterrains mieux à leur convenance, pour lesquels ils auront quelquefois l'ingratitude de désertir

#### LES SOCIÉTÉS DE CHASSE À TIR.

Suite.

Ce serait une peine superflue que de s'attacher à établir des terriers sur le modèle de ceux que construisent eux-mêmes les lapins : deux ou trois galeries et une bonne entrée, voilà l'important. Soyez certain, du reste,



Le rhinoceros.



l'ouvrage de vos mains. Votre amour-propre ne saurait en souffrir, et vous en prendrez, j'imagine, gaiement votre parti, si le résultat que vous vous proposiez se trouve atteint, c'est-à-dire si les lapins se fixent à l'endroit que vous leur aviez assigné. Que vouliez-vous, en somme? une garenne sur tel point soigneusement choisi. — Vous l'avez: tout est donc pour le mieux. Dans la plupart des chasses, d'ailleurs, il existe des terriers naturels auxquels il ne manque que des habitants. Ce n'est guère que dans les rares propriétés d'où le lapin a disparu depuis longtemps, qu'il est utile de poser les bases de l'habitation destinée à la colonie, qui ne demande qu'à croître et à multiplier.

Un mot encore: c'est sur l'emplacement même des garennes qu'il est à propos de faire construire une ou deux de ces petites baraques dont j'ai parlé à propos de la surveillance de la chasse. Ces baraques sont merveilleuses; que le garde y soit ou non caché, elles sont toujours là, pour le braconnier, comme une inquiétude, comme une menace permanente; une de ces cabanes, dominant tout le coteau le long duquel s'étagent vos terriers, sauvera la vie à plus de lapins que bien des patrouilles.

Il n'est jamais difficile ni coûteux de se procurer des lapins. Encore est-il qu'on doit s'y prendre à temps. Il en est de cela comme du faisan. Si vous attendez le mois de mars, bien des gardes, qui sont autorisés par leurs maîtres à satisfaire aux demandes qu'on leur adresse, jusqu'à concurrence d'un certain nombre, se feront tirer l'oreille, dans l'espérance de tirer deux mois plus tard un meilleur profit de l'autorisation généreuse qui leur est accordée.

Le lapin est, d'ailleurs, une bête charmante, qui se prête avec une complaisance unique aux désirs du chasseur. Un de mes amis possède, à deux pas de Paris, une fort gentille chasse où l'on tue chaque année six à huit cents lapins. — Savez-vous le moyen employé par M. B... pour suffire aux besoins de cette respectable consommation? Non. Eh bien! il fait tout bonnement des croisements de lapins de garenne avec des lapins domestiques. Toujours *bouquin de garenne* et hase domestique, et jamais le contraire (\*). — Au bout d'un mois ou cinq semaines, on lâche les produits qui grandissent au bois, y prospèrent à merveille, se font chasser par les chiens courants tant et si bien, qu'il est impossible, depuis le lancer jusqu'à la mort, de savoir si on a affaire à un individu né sous bois ou à un croisé-garenne. L'assimilation est complète en tout, jusques et y compris la casserole.

Dans une chasse de bois, le lapin joue le rôle de la perdrix en plaine, à l'ouverture. Il n'est pas de belle chasse de plaine sans perdrix, pas de belle chasse de bois sans lapin.

Pour en finir avec les questions relatives au repeuplement de nos chasses, il me resterait à parler du chevreuil; mais, sur cette seule question, il y aurait trop à dire, et le nombre des chasseurs qui peuvent tenter les hasards de cette aventureuse entreprise est trop restreint, pour que je puisse entrer ici dans tous les détails qu'elle comporte.

ERNEST BELLECROIX.

### GASPARD L'AVISÉ.

Suite.

Ce qui se passa pendant ces trois jours pourrait fournir un argument péremptoire à ceux qui soutiennent que les animaux ne sont pas absolument dépourvus de certaines facultés raisonnantes. Un revirement aussi radical que celui qui s'opéra dans le caractère du louvard. A la suite de la scène que nous venons de raconter, il devint aussi triste, aussi morose qu'il avait été jusqu'alors insouciant et folâtre. Il comprenait évidemment le danger auquel il avait échappé, il en concluait qu'une modification considérable s'était opérée dans les bienveillantes dispositions que chacun lui témoignait jadis, il pressentait qu'il avait beaucoup à craindre et peu à espérer, et, devant qu'il était sur un volcan, il n'avait pas la moindre tentation de danser sur son cratère, comme cela nous arrive si souvent. Il ne se laissait plus, comme autrefois, caresser par tout le monde; il était rentré dans l'humeur farouche de sa race. Pendant les trois jours qu'il passa dans la chambre de son maître, aussitôt qu'il entendait le pas d'un indifférent dans l'escalier, il se réfugiait sous le lit, et non-seulement ni prières, ni objurgations ne le décidaient à en sortir, mais il montrait les dents, et ses yeux, brillant comme des escarboucles dans ces ténèbres, indiquaient quelques vellétés de se servir de sa mâchoire. En revanche, jamais il n'avait été aussi prodigue de démonstrations affectueuses envers le piqueur: aussitôt qu'ils étaient seuls, il sautait sur les genoux de celui-ci, promenait son museau sur ses mains et sur son visage, et se mettait en rond pour s'y endormir.

(\*) Ceci me semble un peu bien hasardé! Qu'en pensent MM. Gayot et de la Rue, ces excellents praticiens? H.-É. C.

Ces nouvelles preuves de la reconnaissance qu'il avait inspirée à son élève gonflaient le cœur du piqueur d'orgueil et d'amertume à la fois; la contrariété que lui avait causée le prochain et lugubre dénouement d'une liaison si touchante devenait de l'affliction, et cette affliction résistait aux nombreuses consolations alcooliques qu'il lui prodiguait. Le soir, rentré dans sa chambre, il faisait monter le louvard sur son lit, et, l'œil humide, la voix fortement émue, il s'adressait à lui, comme si l'animal eût pu l'entendre.

— N'est-ce pas pitié, disait-il en promenant sa main des oreilles à la queue de son ami, de condamner à mort une bonne et belle bête comme toi, pour un méchant perroquet qui assourdissait tout le monde et un mauvais roquet qui ne se serait pas même rabattu sur un lapin? Ah! si nous étions seulement de quelques mois plus avancés dans la saison, mon pauvre Gaspard, ce serait moi qui donnerais mon compte à Monsieur et nous nous en irions tous les deux, l'un traînant l'autre. On m'a justement parlé d'une place dans un département où le vin ne coûte que deux sous; nous serions là comme des coqs en pâte, toi et moi.

Et, de plus en plus attendri, Landouiller déposait sur le front de son élève un baiser que celui-ci lui rendait en monnaie.

Le jour fatal arriva. L'équipage se rendit à la forêt de Perseigne, qui fait partie de ce vaste massif qui commence à Senonches, se continue par la Ferté, le Perche et Bellême, et s'étend jusqu'à la basse Normandie par Écouves, Andaine, etc. Gaspard suivait dans un fourgon.

En raison des conditions nouvelles et exceptionnellement favorables dans lesquelles on allait opérer, M. de Bricchanteau ne jugea point à propos de modifier le procédé précédemment employé. Un homme fut chargé de conduire le louvard en fin fond de forêts, dans un triage qu'on lui indiqua, et de le lâcher quand le moment serait venu. Mais Landouiller manifestait ses sentiments secrets avec si peu de diplomatie que son maître jugea prudent de le dispenser d'un service pour lequel il éprouvait tant de répugnance; il lui signifia que, pour ce jour-là, le premier valet de chiens prendrait sa place à la tête de l'équipage, et que, s'il voulait suivre, ce serait en amateur. Cette mesure ajouta à la mauvaise humeur du piqueur un violent ferment d'irritation.

Les débuts de cette chasse ne rappelèrent pas du tout ceux de la première. Gaspard dépaycé ne tenta pas le moindre hourvari; mais elle ne fut pas davantage ce qu'est ordinairement une chasse de louvards.

Attaqués par les chiens, ceux-ci quittent rarement leurs demeures; ils passent successivement dans les quelques enceintes dont ils ont connaissance et s'y font battre, d'abord parce que les refuges leur en sont familières, ensuite parce qu'ils n'ont dans leurs forces qu'une confiance médiocre, enfin parce qu'ils comptent sur le change dont leurs frères et sœurs fourniront l'occasion et que quelquefois la louve elle-même se décide à donner.

Gaspard, au contraire, prit son parti en vieux loup; il mit le nez dans le vent et commença de percer droit devant lui.

Quand Landouiller, qui suivait à une trentaine de pas derrière son maître, eut apprécié cette manœuvre, il grommela un juron qui, pour être contenu, n'en exprimait pas moins une désapprobation formelle de la tactique de son élève. Cette tactique était effectivement déplorable. Bien que, plantureusement nourri, élevé à l'état de liberté, le louvard fût à huit mois d'une force et d'une vigueur peu communes chez ses congénères du même âge, il ne pouvait lutter ni de vitesse ni de fond avec les bâtards anglo-poitevins de M. de Bricchanteau. En tenant les couverts, en recherchant les forts, il pouvait encore conserver des distances pendant quelque temps; mais, acculé sur les lisières, il devait fatalement être forcé de déboucher, et, en plaine, il ne fallait pas plus de dix minutes aux chiens pour l'avoir rejoint.

Tandis que le piqueur déplorait cette maladresse de son ami, celui-ci travaillait à lui prouver qu'il le jugeait mal. Arrivé sur les bordures, au lieu de se jeter dans les champs, il les longea, et, comme ces bordures, qui font face à la vallée du Mesle-sur-Sarthe, situées sur le versant de coteaux abruptes, sont épineuses et fourrées, il gagna encore un peu de terrain sur la meute. Mais ce n'était point là le but auquel il tendait. Ne sachant qu'une note, le louvard pensait, comme Bilboquet, que cette note, il ne devait pas se lasser de la jouer. Il cherchait des maisons, parce que la veille elles avaient été pour lui d'un bon secours; il aperçut un clocher, des maisons: il crut au salut et se dirigea de ce côté. Mais, au moment où il enfilait effrontément la grande rue, des paysans le signalèrent, et, s'armant de fourches et de pioches, s'élançèrent à sa poursuite; il se jeta dans une ruelle, et, de là, dans les jardins qu'il traversa.

(A suivre.)

Marquis DE CHERVILLE.

### LE RHINOCÉROS.

On annonce la prochaine arrivée à Paris d'un nouveau rhinocéros. Chacun sait combien ce redoutable pachyderme est difficile à nourrir en captivité. Le plus souvent on est obligé de lui scier la corne nasale pour parer à ses terribles emportements.

Notre Jardin des plantes en possédait un qui mourut quelque temps avant le siège. Depuis, il nous en est arrivé un de fort belle taille. Les établissements zoologiques de Cologne et de Londres sont, je crois, avec le Jardin des plantes de Paris, les seuls où se puisse voir le rhinocéros vivant, dans toute l'Europe. Les anciens le connaissaient. Athénée, Pline et Strabon en parlent. Il figura dans les cirques romains.

Vers l'an 1512, Emmanuel, roi de Portugal, reçut des Indes l'un de ces animaux. Un autre fut débarqué dans la Grande-Bretagne en 1685; la Ménagerie de Versailles, puis notre Muséum d'histoire naturelle, en conservèrent un de 1771 à 1793. De cette époque à 1860, environ, il ne parut pas en France. Prochainement la *Chasse illustrée* publiera un intéressant récit sur ses mœurs et sa chasse.

### SOURIS DE TERRE.

SA MONOGRAPHIE, SA CHASSE.

Suite.

Dans les mêmes conditions, le campagnol donne la contre-partie. Entouré de grains, il se laisse mourir de faim et ronge à belles dents carottes ou aliments herbacés quelconques. Il abandonne les terres moissonnées pour assiéger les prairies artificielles et les champs ensemencés, dans lesquels il s'établit pour faucher la plante à sa sortie de terre et la transporter dans son domicile où il s'en repait en toute sécurité.

Au bon temps, par prévoyance, la longue queue moissonne et emmagasine avec quelque soin. Par nécessité, elle amasse pour les époques intermédiaires, travaillant avec ardeur et avec succès à son profit, au détriment du laboureur dont elle a mince souci. Celui qui sème, hélas! n'est pas toujours celui qui récolte.

Le campagnol vit au jour le jour, et pour cela travaille chaque nuit. Il coupe, réunit et emporte en sa demeure, pour les savourer à loisir, pendant le jour, les graines et les substances vertes dont il fait son régime. De là ces petits monceaux de vivres que l'on trouve toujours chez lui et qui ont pu faire supposer qu'il avait le même instinct de prévoyance que le mulot. Il n'en a que faire et ne le connaît pas.

Très-occupé de la récolte quand l'heure est venue, le rat des champs, maître Mulot, trouve son gîte un peu partout. Sa conformation lui permettant de descendre au fond des percées étroites et verticales, de franchir ou d'escalader des obstacles, il ne s'en fait pas faute et se loge toujours aisément, tantôt dans un trou quelconque, une taupinière profonde, par exemple, tantôt dans un tronc d'arbre ou dans une excavation, creusée par autrui, qu'il emprunte à titre d'hôtellerie passagère. Sans pratiquer avec l'indélicatesse du renard le fameux « Ote-toi de là que je m'y mette », il aime à trouver chaussure à son pied.

De moins bonne composition, le campagnol ne se contente pas de si peu. Autrement doué, il s'y prend autrement et de même arrive à ses fins: creusant la terre à la sueur de son front, on le voit, rejetant les déblais en arrière et opérant puissamment avec le museau, fouir et presser le sol qui lui livre passage. Une première coulisse est bientôt ouverte de dehors en dedans, à la longueur de plusieurs mètres et presque horizontalement, de manière toutefois à pénétrer à la profondeur de dix centimètres environ, à laquelle il se creuse un petit caveau d'une capacité d'un litre à un litre et demi.

Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise, répète-t-on en chœur parmi les avisés campagnols à qui l'éducation est absolument obligatoire. Notre petit animal ne se croirait donc pas en sûreté s'il ne pouvait entrer chez lui ou en sortir par plusieurs ouvertures. Il se remet aussitôt à la besogne et pratique, en divergeant du centre qu'il vient de fixer, des galeries nouvelles, au nombre de quatre à six, plus ou moins longues, plus ou moins tortueuses, aboutissant toutes à des points différents et diversement éloignés de l'habitation. Sinueux et verticaux, ces couloirs forment en général deux plans ou étages communiquant ensemble en plusieurs points de leur étendue, et s'entrelaçant tant et si bien que le tout a la disposition compliquée et malaisée d'un labyrinthe dans lequel il se met facilement à l'abri de la poursuite intéressée des ennemis qui lui donnent la chasse. Par intervalles, il s'est ménagé des jouettes, sortes d'observatoires où il arrive par de petits sentiers particuliers à lui bien connus.

Ces travaux minent la couche arable du sol; ils la soulèvent par trop et mettent les racines des plantes en contact immédiat avec l'air qui les dessèche ou les brûle. Par ces côtés déjà l'existence du campagnol dans une contrée devient une cause de pertes notables. Le mulot, qui n'a besoin que d'un trou quelconque, ne nuit du moins aux récoltes que par la quantité consommée. A l'instar du lapin, le campagnol n'en a jamais fini avec sa demeure. Il travaille sans cesse à de nouvelles tranchées qui rendent de moins en moins facile à trouver le point central, la chambre dans laquelle il se tient une partie du jour, confortablement établie sur une couche épaisse faite de brins d'herbes desséchés, aplatis ou fendus avec art, véritables émincées de foin ou de paille, souples et mollettes.

Il n'a pas, celui-ci, les habitudes solitaires du lièvre, si fort ensauvagé aujourd'hui. Il vit en famille. La chambre à coucher varie donc dans son étendue et dans sa